

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. Réclames: 25 centimes. On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. Lavoine-Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madémoiselle et chez J.-B. PARDON et Fils, 26, Grande-Rue d'Alsberg, à Saint-Gilles-Bruxelles.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 h. 13, 7 h. 18, 8 h. 45, 9 h. 3, 11 h. 16, m. 12 25, 5 h. 39, 5 h. 16, 6 h. 18, 7 h. 23, 8 h. 29, 9 h. 33, 11 h. 08, Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 h. 35, 7 h. 40, 8 h. 45, 10 h. 12, m. 1 20, 2 h. 45, 5 h. 10, 5 h. 28, 7 h. 18, 8 h. 23, 10 h. 44, 11 h. 25 Lille à Roubaix, 5 h. 15, 6 h. 55, 8 h. 23, 9 h. 55, 11 h. 05, 12 h. 57, 2 h. 22, 4 h. 47, 5 h. 20, 6 h. 55, 8 h. 00, 10 h. 13, 11 h. 15, Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 h. 40, 6 h. 55, 8 h. 13, 9 h. 15, 10 h. 40, 11 h. 00, Mouscron à Lille, 6 h. 52, 9 h. 22, 11 h. 57, 3 h. 13, 4 h. 47, 6 h. 09, 7 h. 09, 8 h. 05. DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 h. 27, 7 h. 36, soir; Mouscron à Tourcoing, 8 h. 00, soir.

BOURSE DE PARIS

Table of stock market data for Paris, 23 and 24 November 1874, listing various bonds and interest rates.

ROUBAIX, 24 NOVEMBRE 1874 BULLETIN DU JOUR

Dans presque toutes les communes du Nord, les élections municipales ont eu un caractère conservateur. D. ces communes les républicains ne diront absolument rien; mais ils parleront bien haut de leurs succès dans les quelques localités qui ont cru devoir faire de la politique. Les mêmes faits se sont reproduits dans presque tous les départements, mais on ne fera de bruit qu'autour des scrutins de certains villes, et c'est ainsi qu'on égarrera l'opinion publique sur la véritable portée des scrutins de dimanche dernier. Les hommes sérieux ne s'y tromperont pas et pour tous ceux qui observent les événements sans parti pris, les élections municipales apparaîtront comme la confirmation des élections essentiellement conservatrices des conseils généraux.

Le citoyen Labadié ne suffit plus aux Marseillais, malgré sa notoriété radicale. Son comité a présenté une liste de candidats qui n'a réuni que 7,793 voix, pendant qu'une autre liste ultra-radical patronée par les anciens rédacteurs de l'Égalité, en obtenait 18,568. Viennent de nouvelles élections et ces ultra-radicaux seront dépassés eux-mêmes par de plus radicaux encore. M. Labadié a donné sa démission.

La lumière commence à se faire dans les élections italiennes; le résultat général apparaît aujourd'hui sous un jour bien moins favorable au gouvernement que ne l'avait été l'impression première. Aussi les journaux modérés de la péninsule ne cachent-ils pas leur appréhension sur l'issue de la session qui va s'ouvrir. La nouvelle chambre, dit le Courrier de Milan, donnera aux ministres les plus de tracas encore que l'ancienne. On avait espéré que les élections changeraient l'esprit de la représentation nationale; l'amélioration ne s'est pas produite.

Ce qui inspire surtout des craintes aux journaux modérés, en présence de la faible majorité gouvernementale, c'est l'inassouviabilité bien connue des députés de la droite. Ils ne font pas illusion sur la durée du zèle des modérés du Parlement; aussi adjurent-ils le ministère de hâter ses travaux, pour éviter de mettre ce zèle à une trop périlleuse épreuve. Quant à la gauche, connaissant bien les défauts de ses adversaires, elle se croit sûre du triomphe;

un de ses principaux organes, la Capitale, publiera déjà la liste du prochain ministère radical.

M. de Bismarck vient de déclarer en plein Parlement, et non sans mélancolie, qu'il lui est plus facile de s'entendre avec l'Alsace-Lorraine avec les gens de langue française qu'avec ceux de langue allemande. Quelle est la cause de cet avoué, extraordinaire, de ce cri de la puissance impuissante, échappé au vainqueur?

La voici: Bien qu'ils proscrivent le français dans les deux nobles provinces, les Teudesques savent s'en servir quand ils ont affaire à ceux de nos compatriotes annexés parlant seulement cette langue; d'où il résulte une entente relative. Mais dans leurs rapports avec ces mêmes compatriotes annexés étrangers à la langue française, le cas est très-différent: ceux-ci refusant de comprendre toute autre langue que le français, qu'ils ne comprennent pas, il s'en suit une impossibilité de s'entendre à la fois plaisante et héroïque. Ajoutons que les Alsaciens qui, au temps de l'union avec la France, négligeaient d'apprendre le français, font maintenant tous leurs efforts pour rattraper le temps perdu. De sorte que, les choses continuant de marcher de ce train, les cinquante ans demandés par le feld-marschal de Moltke afin d'assimiler l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, seront plus que suffisants pour extirper la langue allemande de cette même Alsace-Lorraine.

Dans la séance de mardi dernier, le Conseil départemental de l'Instruction publique a pourvu au renouvellement de son bureau. Ont été élus pour trois ans: MM. Anthoias, inspecteur d'Académie, vice-président, Van der Straeten, membre du Conseil général, secrétaire.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix).

Paris, lundi 23 novembre. Nous ne connaissons encore que les résultats des villes, et le Rappel a raison de dire qu'il ne comptait pas sur une telle victoire; les conservateurs s'attendaient bien à être battus, mais non dans de telles proportions et les républicains modérés peuvent endosser également une partie de la défaite. Ce sont surtout les élections de Marseille qui ont frappé l'attention: la liste patronnée par M. Labadié a échoué. Pour les frères et amis Marseillais, M. Labadié n'est plus qu'un réactionnaire. Il n'a, du reste, que ce qu'il mérite, et doit comprendre à présent qu'il n'y a pas tout profit à déclencher les passions révolutionnaires. Les premiers résultats, quoiqua prévus, ne laissent pas d'épouvanter les hommes sensés, même parmi les républicains dits avancés. Nous en avons entendu dire, comme auraient pu dire des réactionnaires renforcés: « Eh allons nous! Quelques-uns s'effraient de leurs propres succès. » Au ministère de l'intérieur plusieurs employés sont occupés à classer les résultats à mesure qu'ils sont télégraphiés par les préfets; mais on ne connaît pas avant mercredi l'ensemble des scrutins. Vous devez bien penser qu'on ne s'occupe

plus aujourd'hui de modifications ministérielles: même on assure que la rédaction définitive du message présidentiel est ajournée. Il ne serait communiqué à l'Assemblée que deux ou trois jours après la rentrée, même après la nomination du président et des vice-présidents. Par conséquent tout ce que vous pourriez lire dans les journaux sur le sens du message peut être ingénieux et vraisemblable; mais aussi n'y peut-il avoir rien de vrai et d'officiel. Depuis quelques temps on remarque dans le Times des attaques très-vives contre la France et son gouvernement contenues dans sa correspondance de Paris. Nous voyons quelques-uns de nos confrères français, et qui ne l'ont pas dit, mais qui le savent, pendant la guerre, le journal de la cité n'avait des éloges que pour les Prussiens. Il y a ici un certain nombre de correspondants étrangers dont l'unique besogne est d'insulter le gouvernement français. Nous les coud-yons chaque jour; ils se mélangent aux journalistes parisiens et se donnent peu pour dire tout haut ce qu'ils écrivent. Il serait cependant assez digne de mettre en quarantaine ces étrangers qui écrivent au delà de la frontière ce dont on n'oserait pas dire en France, imprimés dans la capitale. A Berlin, à Londres ou ne ferait pas la vie si facile à des journalistes français qui insultent chaque jour dans quelque journal de Paris l'Allemagne et l'Angleterre.

La réponse du gouvernement français au mémorandum Espagnol sera remise cette semaine; elle est, dit-on, très tendue et ne laisse sans réfutation aucun des allégations du mémorandum. Elle ne figurera pas dans le Livre Jaune qui doit être distribué aux députés dès le début de la session, et ne leur sera communiquée que plus tard. Je vous engage à lire les débats du Parlement allemand; vous y verrez comment sont traités par la police prussienne les associations qui ont opté pour la nationalité française et que leurs affaires obligent de retourner dans leur pays.

On ne se serait jamais douté que hier la physiologie de Paris que le Veste de la France procédait à un acte politique qui peut exercer une influence considérable sur les destinées de ce pays. Les Parisiens endimanchés se promenaient. C'est qu'aucun événement politique ne peut empêcher toutes les classes de la population de se distraire. Il y avait eu des barricades le samedi dans tous les quartiers que le dimanche tout Paris serait dehors pour voir ce qu'il en restait.

Hier, plus de 50,000 personnes sont allées à Saint-Denis pour visiter les traces de l'explosion de jeudi. Tous en ont été pour leurs frais de curiosité: l'usine de M. Poirier était hermétiquement fermée. Quoique quelque maréchal aille s'installer à Versailles le 29, on annonce qu'il y aura deux grands bals à l'Élysée: un au mois de décembre, l'autre au mois de janvier. Deux bals seront aussi donnés dans les salons de l'ancienne présidence du corps législatif.

Les renseignements arrivés de tous les points de la France portent que les élections n'ont été signalées par aucun désordre. Haute et la bourse sur nos rentes: c'est pour aller à la rigueur, surprendre en raison des résultats connus des scrutins d'hier, mais il y a longtemps qu'en a dit qu'à la bourse il faut toujours raisonner par l'absurde: un événement peut-il être considéré comme inquiétant, on en conclut natu-

rellement qu'un mouvement de baisse va se produire. Or, c'est le contraire qui arrive. Cela tient à ce que, la plupart du temps, l'effet a été produit à l'avance, et selon l'expression consacrée, escompté. Aussi malgré la hausse de l'escompte à Berlin nos fonds se sont maintenus très énergiquement et ont même progressé à partir de deux heures.

Le colonel marquis d'Abzac, aide de camp du maréchal ira demain soir recevoir à la gare Nord l'impératrice de Russie; le maréchal lui fera visite le lendemain à l'hôtel de l'Ambassade. On annonçait cette après-midi la mort de Bianqui. Le célèbre agitateur qui a passé une si grande partie de sa vie en prison, ne pouvait manquer d'y mourir. M. Thiers, accompagné de M. Barthélemy Saint-Hilaire est attendu demain à Paris.

Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE L'instruction pastorale de S. Em. le cardinal-archevêque de Cambrai relative aux prières demandées par l'Assemblée nationale sera lue le dimanche 29 dans toutes les églises.

Nous apprenons que le R. P. Stub, missionnaire norvégien, qu'on a entendu avec tant d'intérêt il y a deux ans, donnera, dimanche prochain, aux vêpres de l'église Saint-Martin, un sermon de charité pour l'achèvement de l'église centrale des évêques catholiques sur la côte de Norvège.

Il paraît que le bruit public avait singulièrement exagéré les suites de la scène qui a eu lieu dimanche sur la Grande-Place, entre M. Emile Moreau et M. Paul Brun. C'est du moins ce que affirme M. Moreau dans une lettre qu'il nous adresse et dont il nous demande l'insertion.

Roubaix, 24 novembre 1874.

Monsieur le Rédacteur, Dans votre numéro d'aujourd'hui vous publiez un entretien fantaisiste me concernant; or: Je n'ai pas eu de discussion avec M. Paul Brun; Il n'y a eu ni coup de canne rendu; ni coup de poing donné; Enfin je n'ai reçu aucun témoin. La seule chose vraie c'est que ce Monsieur ayant cru devoir m'injurier, il m'a été impossible de dissimuler le mépris que tout honnête homme doit faire de ses attaques. Je vous prie de vouloir bien insérer cette rectification et agréer mes salutations.

Hier soir, vers 9 heures 1/2, un commencement d'incendie s'est déclaré dans l'établissement de MM. A. G. et A. L. et Meillasseux, rue St-Jean. Le feu a pris naissance près du moulin où l'on pulvérise le bois de teinture. Les flammes, quoique le corps des bois n'est pas en feu, ont dévoré pour 6 à 8 000 francs environ de marchandises. Il n'y a pas d'assurance.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 25 NOVEMBRE 1874.

ANGELINE

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX. (SUITE).

— C'est admirable ! dit-elle; je viens d'éprouver une exquise sensation. Et vous, monsieur ? — J'en suis encore tout ému, madame. Le rapide instant de plaisir est déjà passé, mais l'impression me reste tout entière et bien vivante. Elle renversa sa blonde tête par un mouvement plein de grâce. — On se laisse bercer, dit-elle, emporter par ce courant d'harmonie; on va bien loin avec elle, n'est-ce pas ? loin de notre désolante réalité. — Ah ! madame, il en est cependant d'énivrantes ! — Point aussi belles que nos rêves, monsieur. Dans quel magique pays vous a conduit la Prière de Moïse ? Dans le royaume des fées ou aux pieds de Dieu ? — Pas si loin, madame; soupira Jules, mais presque aussi haut: près de vous ! — La blonde tête se pencha vivement sur le bouquet de violettes de Parme, et une rougeur subite se répandit com-

me un adorable voile sur les blanches épaules frissonnantes. Il s'écula une grande minute. Eliane releva le front, mais sans le regarder. — Oh ! passez-vous l'étoilé, d'ordinaire, monsieur ? demanda-t-elle. Etonné, chagrin, il redescendit sur la terre et répondit tristement: — A Paris parfois, aux yeux souvent. — Quoi ! pas dans vos terres ? — Je n'en ai aucune, madame. — Ah ! pardon !... je croyais... on m'avait dit que le château de la Verterie, dans l'Oise, vous appartenait. — Mon Dieu, madame, il m'a appartenu, mais aujourd'hui... — Ah ! j'entends... les jeunes gens sont si naturellement prodigues... — Non, ce n'est point cela, madame, dit Jules avec un embarras croissant: ma sœur était aimée par un jeune Anglais fort riche, dont la famille exigeait pour sa fiancée une fortune considérable. La pauvre enfant avait fait son sacrifice, mais moi je ne m'y résignais pas. J'ai ajouté la Verterie à sa dot, et elle est heureuse ! Un nuage passa sur les traits d'Eliane pendant ce récit, très simplement fait. — Comme madame votre sœur doit vous aimer ! dit-elle. — Je suis alors mille fois payé, madame. — Il y a décidément du paladin chez vous, monsieur ! reprit-elle en riant,

— Oh ! du paladin ! je ne suis pas même chevalier, se récria-t-il avec intention, et mon nom très-obscure n'a rien à démêler avec le blason ni dans le passé ni dans l'avenir. Elle avança les lèvres dans une petite moue qui pouvait signifier également: « Vous êtes en effet très-peu de chose, » ou bien: « Vous êtes très-bien ainsi. » Jules l'accueillit dans le sens le plus favorable, et son visage s'éclaira d'un rayon de plus. Le concert finissait. Il se faisait déjà un peu de mouvement vers les portes. — Partons ! dit-elle. M. de Lilepont, qui rôlait près de là, s'avança aussitôt; mais elle avait déjà pris le bras du jeune homme, le quitta au vestiaire pour se faire envelopper de sa sortie de bal, le reprit pour descendre l'escalier, et n'en détacha sa main qu'à regret, alors que le marchepied de sa voiture fut abattu devant elle. — Merci, monsieur ! A revoir ! Je vais rêver la Prière de Moïse, dit-elle en se jetant dans son coupé, où elle se blottit frileusement, laissant le pauvre jeune homme complètement affolé. Lorsqu'une jeune femme rentre du concert ou du bal, elle est d'ordinaire ou brisée de fatigue, c'est qu'elle aime encore la danse, ou très-réveuse; c'est que le monde ne lui est plus qu'un prélude à de plus intimes joies. Elle se livre, distraite, à sa femme de chambre, qui fait disparaître la

toilette compromise et les fleurs fanées déjà. Entourée d'un peignoir, les cheveux dénoués, elle fait revivre par le souvenir les émotions de la soirée et ne songe guère au repos, à moins que la voix grondante d'un mari ne se fasse tout à coup entendre: — Ah çà, ma chère ! que faites-vous là, je vous prie ? Il est cinq heures du matin; il est temps de dormir, ce me semble ! Auquel cas la jeune femme rêveuse se lève en soupirant et va dormir. Eliane de Morancy, cette nuit-là, étendue dans un confortable fauteuil, ses jolis pieds nus devant la flamme caressante du foyer, la tête penchée et les doigts perdus dans les boucles déroulées de sa coiffure, songeait profondément. Etait-ce à son succès de la soirée, alors que les invités de son amie avaient tous les oreilles ouvertes du côté des artistes et les yeux tournés de son côté ? Etait-ce à cette émouvante page musicale dont les sons vibraient encore dans son cœur ? N'était-ce pas plutôt à cette parole tendre et respectueuse murmurée bien bas, près d'elle, par un jeune homme qui l'aimait ? Elle sonna tout à coup. Etisa, une femme de chambre de 50 ans, laide et maussade, une fée pour les talents, apparut, se demandant, à part elle, quel plaisir pouvait trouver sa majesté à faire ainsi de nuit le jour,

— Donnez-moi mon buvard et attendez ! dit Eliane. Etisa approcha une petite table, y déposa l'écrivain et le buvard, et se tint debout avec ce mauvais regard jaloux du domestique qui craint et n'aime pas. Eliane réprima un bâillement et écrivit rapidement ces trois lignes: « Mon cousin ! » Elle jeta ce billet dans une enveloppe, où elle griffonna le nom de M. de Lilepont. — Il faut que Pierre porte cela au commandant à son réveil, dit-elle, et maintenant je n'ai plus besoin de vous ! La porte refermée sur Etisa, Eliane bailla tout à fait en étirant ses bras roonds, et murmura d'un petit air satisfait: — Nous verrons, nous verrons, M. Revel tout court... Tâchez d'avoir un jour trois millions ! Le lendemain, avec une exactitude toute militaire, on annonçait à deux heures M. de Lilepont dans le boudoir où la baronne l'attendait en l'habit.